

Tekstboekje

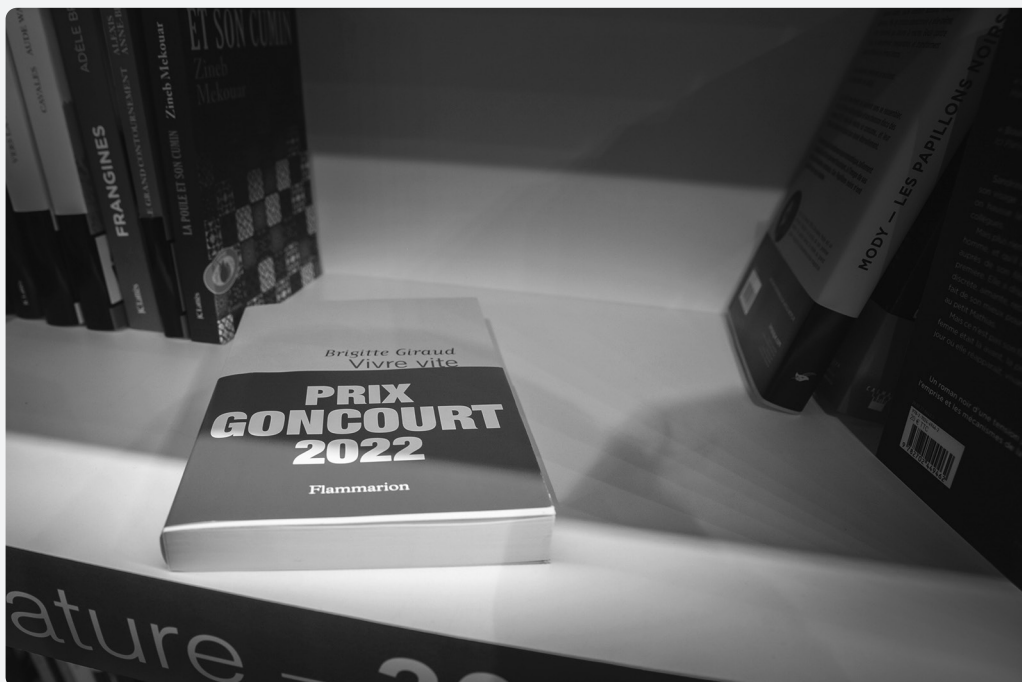
centraal schriftelijk examen

Frans

vwo

2026
tijdvak 1

Le prix Goncourt



Le prix Goncourt est le plus prestigieux des prix littéraires attribués en France. Il a été établi à la suite d'un don testamentaire de l'écrivain Edmond de Goncourt. Le premier prix Goncourt a été décerné en 1903.

Ce prix récompense chaque année « le meilleur volume d'imagination en prose », autrement dit un roman. L'ouvrage doit être publié dans l'année et le prix ne peut pas être attribué plus d'une fois au même auteur. Les auteurs récompensés ne reçoivent qu'une somme minime mais grâce à l'intense publicité que produisent les médias autour de l'événement, certains « Goncourt » se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires. Le jury Goncourt comprend dix membres qui sont nommés à vie, ils se réunissent une fois par mois dans un salon du restaurant Drouant à Paris pour discuter des nouveautés en librairie et préparer leur sélection. Le lauréat du prix est annoncé au début du mois de novembre.

Des écrivains illustres figurent parmi les lauréats du Goncourt : Marcel Proust en 1918 ; André Malraux en 1933 ; Simone de Beauvoir en 1954 ; Marguerite Duras en 1984. En 1951, Julien Gracq a refusé le prix, qu'il jugeait indigne de l'éthique littéraire.

Clés pour la France (Éditions Hachette)

Idée reçue : le « Petit Caporal »

(1) « Ce que je cherche avant tout, c'est la grandeur » aurait dit Napoléon. Cette grandeur, synonyme d'immortalité historique, il l'a atteinte comme en témoigne le nombre colossal de livres, de documentaires et d'expositions qui lui sont aujourd'hui consacrés. Au même titre que Louis XIV ou Jeanne d'Arc, le « Petit Caporal » fait partie des fondations de l'Histoire de France. Mais il est une autre grandeur, plus triviale, qui reste sujette à débat s'agissant de Napoléon : sa taille.



(2) « Napoléon était petit » s'entend-on dire. C'est faux. Il mesurait environ un mètre soixante-neuf, ce qui le classe dans la tranche haute du XIXe siècle. À la même époque, la taille moyenne des soldats déclarés bons pour le service est d'un mètre soixante-deux, soit sept centimètres de moins. Comment cette idée reçue a-t-elle pu faire son chemin jusqu'à nous ?

(3) Premier coupable : l'entourage de Napoléon. Sa garde rapprochée, constituée de hussards musculeux, a pu renforcer les contrastes et donner l'impression d'un Empereur « tassé ». Il faut dire qu'il était entouré de maréchaux particulièrement grands : la grande majorité dépassait le mètre soixante-dix, Murat le dépassait de vingt centimètres et Mortier de trente ! En outre, ses hommes commençaient à le surnommer le « Petit Caporal » après la campagne d'Italie, un surnom qui ne doit rien à une quelconque caractéristique physique, mais bien à la proximité affective qui a toujours lié Napoléon à son armée.

(4) Second coupable : la propagande britannique. Afin de moquer un adversaire particulièrement efficace, fin stratège de surcroît, les journaux anglais caricaturaient Napoléon en nain. Une façon de le rendre moins impressionnant outre-Manche et de faire diminuer son prestige. Une erreur de conversion entre pouces anglais et français, deux unités de mesure encore en vigueur à l'époque, n'est pas à exclure non plus. C'est finalement la vision d'un général capricieux, nerveux et irritable, qui s'établira dans le monde anglo-saxon... perpétuant une mystification tenace jusqu'à nos jours.

Mythes de l'Histoire de France, hors-série spécial, december 2022 - januari-februari 2023

Les courses XXL, le nouveau challenge

Avec ses distances de plus de 100 kilomètres, la pratique semble réservée à une élite. Et pourtant, de plus en plus d'amateurs relèvent le défi.



(1) Il y aurait entre 800 000 et un million d'adeptes en France : le trailrunning gagne sans cesse en popularité. De quatre compétitions organisées dans l'Hexagone en 1995 à près de 5 000 épreuves par an ces dernières années, cette course en pleine nature se répand peu à peu. Un phénomène qui se développe notamment via des compétitions phares, comme l'Ultra-Trail du Mont-Blanc, où les meilleurs athlètes de la planète s'affrontent fin août sur 171 kilomètres dans les Alpes. Mais aux côtés de ces sportifs de haut niveau s'élancent des amateurs qui, tant bien que mal, sont parvenus à glisser leur entraînement dans leur routine quotidienne.

(2) « Pour pouvoir courir sur des distances de plus de 100 kilomètres, il faut augmenter progressivement les séances en intégrant des sorties à basse intensité sur sentiers vallonnés », explique Adrien Tarenne, entraîneur et préparateur physique. « On alterne marche en montée et course sur le plat et en descente. On commence par des sorties de trois heures, proches de la randonnée, pour arriver jusqu'à des sessions de huit voire dix heures en terrain montagneux. Le but est de créer une adaptation musculaire et métabolique. Ces sorties longues doivent être mixées avec des sessions courtes, couplées à d'autres sports, comme le vélo. »

(3) En théorie, un tee-shirt, un short et une paire de baskets suffisent. Mais bon nombre de pratiquants s'équipent aussi d'une montre GPS. « Au-delà d'infos de base comme l'intensité de l'entraînement via le rythme cardiaque et l'allure, ce qui est intéressant, c'est le suivi global au quotidien », dit Adrien Tarenne. « Aujourd'hui, certaines montres intègrent une mesure nommée 'Body Battery' qui permet de voir comment le corps encaisse les exercices et récupère. » En couplant la mesure de la qualité du sommeil et de l'activité durant la journée au niveau de stress et à la charge d'entraînement, on obtient une image à 360° de l'état de forme du sportif – « même s'il ne faut pas non plus négliger le ressenti de la personne qui s'entraîne », souligne Adrien Tarenne.

Florence Santrot, L'Express, 22 juli 2021

« J'ai eu la chance d'avoir l'école pour passion »

Le Monde a interrogé Abd al Malik sur un moment décisif de son existence. Le rappeur et écrivain, qui a grandi dans une cité HLM, raconte comment l'amour des lettres, de la philosophie et de la musique a élargi son horizon.

(1) Le Monde : Vous ne seriez pas arrivé là si...

Abd al Malik : Si ma mère ne m'avait pas donné une vision spirituelle du monde. Ce qui comptait pour elle dans l'éducation, c'était le rapport entre les êtres et non l'appartenance. Elle nous disait : « Il faut que vous aimiez la France si vous voulez que la France vous aime. » En grandissant, j'ai compris qu'il fallait aimer tout ce que l'on est pour que le positif vienne à vous. Évidemment, j'ai grandi dans un contexte particulier : la drogue, la prison, la mort faisaient partie de mon quotidien. J'ai eu des errances dans la petite délinquance, mais ma mère m'a transmis une forme d'éthique qui m'a poussé à être exigeant envers moi-même.



(2) Vous avez passé votre jeunesse dans la cité HLM du quartier du Neuhof, à Strasbourg. Pourquoi avez-vous quitté l'école publique pour un établissement privé catholique ?

Cela s'est passé de manière accidentelle. Un jour, alors que j'étais à l'école primaire de ma cité, une enseignante, Mlle Schaeffer, convoque ma mère : « Il ne faut pas que votre fils aille au collège de la cité. » Ma mère lui répond : « Mais nous n'avons pas d'argent. » L'enseignante la rassure : « Ne vous inquiétez pas, il y a la possibilité d'être boursier. » Mlle Schaeffer me donnait des devoirs supplémentaires et a fait des pieds et des mains pour que j'intègre le collège privé Notre-Dame-des-Mineurs, au centre-ville.

(3) L'acceptiez-vous facilement ?

Dans la cité, j'étais plutôt de leur côté, donc on me laissait tranquille. Certains avaient pour passion le foot, moi c'était l'école et la lecture. Alors m'envoyer là-bas, c'était comme mettre un enfant dans un magasin de jouets ! Mes années collège et lycée ont été formidables. Tout au long de ma scolarité, des enseignants m'ont soutenu. Au collège, grâce à M. Le Borgne, professeur d'anglais et de culture religieuse, j'ai découvert la philosophie. Puis, au lycée, M. Miry, mon professeur de latin et de français, m'a fait découvrir Sénèque.

(4) Mais comment vit-on cette double appartenance, dans et hors la cité ?

On est schizophrène ! On a une double vie, une double personnalité. 12

Je vivais dans deux mondes qui ne se mélangeaient pas. Parfois, des potes séchaient des cours pour faire des bêtises. Je leur disais : « Non, moi les conneries, ce n'est que le week-end ». Ensuite, mon frère Bilal m'a proposé de rejoindre son groupe de rap, donc j'ai pu faire quelque chose de mon goût pour l'écriture.

(5) Vous dites souvent que la lecture d'Albert Camus vous a particulièrement marqué...

Imaginez. J'ai entre 13 et 16 ans, j'ai des amis qui meurent, d'autres qui vont en prison... Ma bande se rétrécit. On voudrait échapper à la violence, mais pour cela, il faudrait partir. Et on ne peut pas, donc on part virtuellement. J'ai recréé une autre bande pour ne pas être seul : Camus, Sénèque, Baudelaire... Quand un livre me marquait, je voulais tout savoir sur l'auteur. Albert Camus, ce Français d'Algérie qui grandit dans un endroit, Belcourt, qui était comme une cité, élevé seul par sa mère, m'a particulièrement marqué. Je retrouvais des points de ressemblance.

(6) Donc ce sont les études, la lecture qui vous ont sauvé ?

J'ai surtout eu de la chance. Et c'est cela qui est triste. Grâce aux livres, j'ai eu les outils pour m'en sortir. 14 autour de moi, tout le monde n'avait pas ces clés-là. Donc, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il n'y a que les gens passionnés par le savoir, les études qui peuvent s'en sortir ? Que pour les autres, l'errance continue sans fin ?

(7) Adolescent, vous vouliez être artiste, j'imagine que vos professeurs avaient d'autres ambitions pour vous ?

En classe de première, alors que notre groupe *New African Poets* commençait à marcher dans la région, j'annonce à M. Miry que je veux me consacrer à la musique. Il me dit : « Tu ne peux pas arrêter sans avoir fait de la philosophie. » Je n'ai pas regretté. J'ai continué à cause de ce professeur avec qui je communique encore aujourd'hui. Comment peut-on vivre sans la philosophie ! Quand j'ai eu mon bac avec 17 en philosophie, c'est comme si, pour ma mère, j'avais marché sur la Lune ! Je suis allé en faculté jusqu'à la licence, puis il a fallu faire un choix.

(8) Vous définissez-vous comme un artiste engagé ?

Je ne sais pas. Artiste et engagement, c'est un peu un pléonasme. Mon but n'est pas d'être un guide ou un exemple, mais je viens d'une cité où les référents dehors, c'étaient des braqueurs, des dealers. Alors quand, aujourd'hui, je vais dans un quartier en France et qu'un jeune me dit « grâce à toi, j'ai ouvert un livre » ou « je veux faire des études », ce sont des victoires. On vit dans un monde où on nous fait croire que tout est facile. Alors que rien n'est facile. Comme je l'ai appris en lisant Camus : on tombe, mais on se relève, car on doit exercer au mieux notre métier d'être humain.

Sandrine Blanchard, Le Monde, 24 maart 2019

Le joyeux tintamarre

In deze novelle, waarvan de titel vrij vertaald ‘De vrolijke herrie’ luidt, beschrijft de Canadese schrijver Luc Boulanger een bijzondere belevenis van Julianne, een jonge slagwerkspeelster.



(1) Julianne flâne autour de l’agora¹⁾ de son village. On y présente ce soir un spectacle du Joyeux tintamarre, son groupe de musique préféré, qui est en tournée estivale dans les régions du Québec. Elle ne pourra y assister, car les billets se sont envolés en quelques minutes lors de la mise en vente sur le Net. Son père, qui voulait lui offrir un cadeau pour ses treize ans, a tenté sans succès d’obtenir des sièges.

(2) Toujours déterminée, elle tente de trouver une brèche, un trou pour voir le groupe en répétition. Mais le lieu est bien protégé des regards indiscrets par de hautes barrières opaques et infranchissables. Elle voudrait observer le travail de son idole, Ange, la batteuse du groupe reconnue pour ses rythmes frénétiques d’inspiration africaine. Julianne joue également de la batterie dans son cours de musique à l’école et aimerait ainsi apprendre quelques trucs qui pourraient l’aider à progresser.

(3) Alors qu’elle circule en arrière de la scène, elle entend un claquement. Elle s’arrête et regarde un peu partout. Tout est tranquille sauf une porte ouverte qui bouge sous l’effet du vent et semble inviter les curieux à entrer dans l’enceinte de l’agora. Julianne est du genre à saisir les occasions, alors elle se dirige vers l’ouverture tout en prenant soin de s’assurer que personne ne la voit. Une fois qu’elle a franchi la porte, elle constate qu’elle se trouve directement sur la scène. L’endroit est toujours désert et sans surveillance apparente.

noot 1 l’agora = het marktplaatsplein

(4) Julianne sent son cœur battre à tout rompre. Une petite voix dans sa tête lui conseille de rebrousser chemin, mais une autre plus forte lui suggère de profiter de cette chance pour examiner de près les instruments de son idole. Elle sort son téléphone portable afin de prendre quelques photos, mais, alors qu'elle est sur le point de peser sur le bouton, son attention se fixe sur le superbe tabouret en bois sculpté sur lequel s'assoit Ange pour donner ses prestations. Il s'agit d'une œuvre unique d'un sculpteur de Saint-Jean-Port-Joli. On y distingue des notes de musique qui se fondent dans des vagues formant ainsi une sorte de mélodie océanique. Deux baguettes ont été déposées sur le tabouret.

(5) Fébrile, la jeune fille range son téléphone, s'empare des baguettes et s'assoit sur le siège. Elle s'imagine à la place de la grande batteuse et imite ses mouvements sans oser frapper sur les instruments de peur de révéler sa présence. Elle éprouve tellement de plaisir qu'elle n'a pas conscience de l'ombre qui se glisse derrière elle.

(6) Par contre, elle entend bien la voix amusée qui lui dit : « C'est probablement le meilleur endroit pour voir le spectacle. » Julianne se retourne subitement et se retrouve face à Ange. Elle est impressionnée par la grande femme aux cheveux blancs hérissés et au regard noir et profond.

(7) Les trois autres membres du groupe surgissent à leur tour. Ils mangent tous des cornets de crème glacée. Julianne est paralysée ; elle voudrait formuler des excuses, mais aucun son ne sort de sa bouche. Ange prend les devants : « Tant qu'à y être, montre-nous ce que tu as dans le ventre. » L'adolescente sort alors de sa torpeur et entame un tempo de reggae. Aussitôt, Frank, le guitariste du groupe, avale le restant de son cornet et saisit sa guitare pour l'accompagner. Les autres musiciens lui emboîtent le pas.

(8) Julianne se démène à la batterie et vibre au son de ce bruit envoûtant. Elle comprend pourquoi le groupe a choisi un tel nom ; un tintamarre peut être discordant, mais aussi follement exaltant. Les musiciens sont tous des virtuoses et la jeune fille a de la difficulté à suivre le rythme. Elle sent qu'elle n'est pas à la hauteur. Au bout de quelques minutes, elle s'arrête. Les autres déposent leurs instruments. Ange, qui était restée debout à suivre l'action, commente : « Tu as du talent, mais il faut pratiquer davantage. À tous les jours, si possible. »

(9) Le groupe doit continuer sa répétition, alors Julianne repart, non sans avoir remercié les membres du groupe une bonne centaine de fois. Sous le coup de l'émotion, elle a oublié de prendre des photos ; personne ne voudra la croire. Peu importe, ce souvenir ne s'effacera pas de sa mémoire et le conseil qu'elle a reçu va lui permettre d'aller loin.

Les nouveaux agriculteurs

Entretien avec François Purseigle, sociologue et professeur à l'université de Toulouse, coauteur de *Sociologie des mondes agricoles*.



(1) Quel est le profil des jeunes qui se lancent dans l'agriculture d'aujourd'hui ?

La majorité des jeunes qui deviennent agriculteur restent des enfants d'agriculteurs. Mais plus de 30% de ceux qui bénéficient des aides à l'installation en agriculture sont des néoruraux qui se lancent « hors cadre familial ».

Devenir agriculteur est de moins en moins une affaire de naissance. L'âge moyen à l'installation est de 27 ans pour les garçons et de 29 ans pour les filles, la plupart ayant déjà une expérience salariée. Et près d'un tiers des exploitants qui s'installent, gardent une activité en parallèle de la ferme.

(2) Revenus minimes, image négative du métier... Que cherchent-ils dans ce secteur ?

Pour certains, le secteur nourrit un imaginaire très puissant de liberté, d'autonomie, quitte à gagner peu... Ils ferment les yeux sur le malaise agricole, la fatigue physique ou la dépendance à un système de production. Il y a aussi des enfants d'agriculteurs vivant à Paris qui s'interrogent sur leur rythme de vie et décident de revenir à la terre parce qu'il y a une ferme à reprendre. Dans la plupart des cas, l'agriculture représente un vrai choix.

(3) Quels sont les projets des jeunes néoruraux ?

Les jeunes néoruraux ont plus tendance à produire en bio, mais les aides à l'installation incitent désormais tous les exploitants à prendre des mesures agro-environnementales. Le travail en collectif, lui, concerne toujours environ 8% des exploitants mais change de visage. Dans les années 1960-1970, le groupement agricole se faisait typiquement entre personnes d'une même famille. Aujourd'hui, ce sont des amis qui reprennent une ferme ensemble, sous d'autres formes. Chacun y monte son atelier et ils commercialisent en commun.

(4) Comment les jeunes agriculteurs comptent-ils échapper aux difficultés que connaissent leurs aînés ?

Les néoruraux se lancent dans des modèles innovants, en bio intensif, avec une commercialisation plus rentable, en se basant sur les réseaux liés à leurs expériences antérieures. Les jeunes issus du monde agricole, eux aussi, se montrent créatifs. En production laitière, 26, certains reviennent au pâturage à l'herbe pour ne plus dépendre des aliments trop coûteux. Ils vont jusqu'à changer tout le troupeau pour miser sur une race locale. D'autres encore misent sur les nouvelles technologies pour optimiser leur système de culture. Qu'elle soit petite ou grande, l'agriculture devient une aventure entrepreneuriale.

Hélène Seingier, Le Un, 19 februari 2020

« On ne naît pas femme, on le devient »

(1) En 1949, Simone de Beauvoir (1908-1986) est l'une des figures emblématiques de Saint-Germain-des-Prés où se croise l'*intelligentsia* branchée de l'époque. Professeur de philosophie, elle a fondé, avec son compagnon Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty, la revue *Les Temps modernes* qui diffuse les idées existentialistes. Déjà auteure d'un roman remarqué (*L'Invitée*, 1943), elle va acquérir, avec *Le Deuxième Sexe*, une reconnaissance internationale. Publié en 1949, cet ouvrage devient dans les années 1960 un classique du mouvement féministe, immortalisé par la petite phrase célébrisissime : « On ne naît pas femme, on le devient. »

(2) Dans cet ouvrage, Simone de Beauvoir analyse en profondeur tous les arguments — scientifiques, sociaux, culturels — qui fondent l'infériorisation de la condition féminine. La biologie, la psychanalyse, la religion, l'histoire, l'anthropologie..., autant de domaines théorisés et dominés par les hommes. Pour cette philosophe imprégnée d'existentialisme, aucun déterminisme de « nature » ni de « culture » ne peut justifier la mise à l'écart du « deuxième sexe ». « Par son action, la femme peut à tout moment, si elle le veut, modifier sa situation. Cette action, en retour, justifiera son existence, c'est-à-dire sa liberté. »

(3) Paradoxalement, alors que le féminisme est en train de gagner un nouvel élan pour devenir le plus puissant mouvement social du XXe siècle, elle considère, en 1949, que les femmes ont pratiquement gagné leur émancipation grâce à l'accès aux études et à l'indépendance économique. C'est certes le cas pour elle, qui décidera de ne pas enfanter. 29 la maternité constitue de son point de vue un frein à la liberté d'exister.



(4) Ce féminisme existentialiste lui attire de nombreuses critiques. Dès sa sortie, *Le Deuxième Sexe* suscite des réactions passionnées. Certains traitent Simone de Beauvoir même de pornographe ou de lesbienne. L'écrivain catholique François Mauriac s'indigne de sa liberté de ton et de la crudité de ses descriptions. Pour l'écrivain Albert Camus, ces réactions négatives s'expliquent par le fait que le livre est perçu, en France, comme une « insulte au mâle ». Mais l'ouvrage suscite aussi pas mal de réactions positives. De nombreux intellectuel(le)s progressistes saluent le courage d'une œuvre qui aborde des sujets tabous.

(5) Très vite, *Le Deuxième Sexe* connaît un destin international. Traduit en allemand et en japonais dès 1951, en anglais en 1953, il obtient une vaste diffusion. Livre favori de la génération militante américaine des années 1960, le livre devient la référence des mouvements de libération de la femme des années 1970.

Martine Fournier, Histoires de Pionnières, Sciences Humaines Éditions, 2018

Fast-foods : le casse-tête de la vaisselle réutilisable



(1) Fini, les cornets de frites McDo en carton ! Depuis le 1er janvier, les clients du célèbre fast-food qui font le choix de manger sur place, disposent d'une vaisselle lavable. McDo n'est pas le seul concerné : la loi anti-gaspillage pour une économie circulaire (Agec) oblige l'ensemble des restaurants disposant de plus de 20 couverts en places assises à faire de même. Bon élève de la classe, McDo a anticipé et travaille « depuis plus de deux ans à la mise en œuvre d'une solution » de vaisselle réemployable. « Au début, nous avons eu pas mal de problèmes de vol. La vaisselle des HappyMeal est beaucoup trop jolie ! », raconte un franchisé.

(2) Nombre d'autres restaurateurs ont préféré attendre et pourraient aujourd'hui en payer le prix, la transformation n'étant pas si simple. Chez Class'croute, on continue d'expérimenter sans être certain d'avoir trouvé la solution. « Nous sommes passés au 100% verre pour le déjeuner à emporter et sur place mais le prix de la consigne était dissuasif. Nous avons donc cherché une alternative. Les plats à emporter resteront emballés dans un matériau jetable et ceux à consommer sur place le seront dans du verre », témoigne Mathieu Rabaud, le directeur général de l'enseigne.

(3) Une telle gestion de contenants différents ne va cependant pas de soi. « Il a fallu expliquer au client que, s'il choisissait un contenant en plastique, il ne pouvait pas consommer sur place », a constaté Marc Desprès, patron de quatre Class'croute à Strasbourg. Finalement, pour réduire les risques, le restaurateur a décidé d'exposer les contenants en verre, en ajoutant une signalétique claire qui permette au client de demander la vaisselle jetable au comptoir s'il souhaite emporter son déjeuner.

(4) Cette nouveauté présente aussi des 34 pour le personnel, car elle complexifie la gestion des stocks et, pire, génère du gaspillage... Tout l'inverse de l'esprit de la loi Agec. « Chez nous, le mode de consommation dépend beaucoup de la météo. D'un jour sur l'autre, plus de clients que d'ordinaire peuvent venir en salle. Dès lors, on risque de se trouver dans la situation absurde de jeter de la nourriture car on a épuisé le stock de salade « à consommer sur place » mais pas celui « à emporter », l'inverse étant aussi possible », dit Marc Desprès.

(5) Autre obstacle : le lavage ! Créer un poste de plongeur ? Impossible, tant sur le plan économique que sur celui du recrutement « Là où c'est possible, nous conseillons aux franchisés d'acheter un lave-vaisselle. Ailleurs, on peut avoir recours à des solutions de lavage externalisé, une nouvelle activité appelée à se développer », estime Mathieu Rabaud.

Guillaume Mollaret, L'Express, 12 januari 2023

Les Compagnons du Devoir : une école d'excellence



Chaque année, ce réseau d'écoles d'excellence forme environ 10 000 jeunes à des métiers manuels.

(1) L'atmosphère est à la fois studieuse et décontractée dans l'immense atelier de la maison des Compagnons du Devoir de Pantin. Musique de fond, une dizaine de jeunes apprentis concentrés travaillent le cuir pour fabriquer des souliers en vue de devenir cordonniers. Les apprentis suivent un rythme intense, en alternant le travail en entreprise pendant la journée et des cours en atelier le soir.

(2) Après avoir obtenu le Certificat d'Aptitude Professionnelle (CAP), les élèves vont effectuer un Tour de France de plusieurs années pour se perfectionner. Ils découvrent de nouvelles méthodes dans plusieurs « maisons » dans d'autres villes ou d'autres régions et même parfois à l'étranger. À la fin de cette période, les apprentis vont réaliser « une œuvre » pour obtenir le titre de Compagnon du Devoir. Selon le métier, c'est une paire de chaussures, un vêtement, un meuble, etc. L'œuvre est la preuve de la parfaite maîtrise des savoir-faire et des techniques de fabrication.

(3) Une forte motivation. C'est le point commun des quelque 10 000 jeunes formés, chaque année, à une trentaine de métiers manuels enseignés dans les maisons des Compagnons du Devoir. Des écoles d'excellence dont le succès est incontestable. 90% des élèves ayant terminé leur cursus décrochent un emploi ! Ébéniste, peintre, tapissier décorateur, charpentier, plombier... Ces formations s'adressent surtout à des jeunes qui ne se retrouvent pas dans le système scolaire classique ou qui souhaitent 40 après avoir fini leurs études supérieures.

(4) « Je ne voulais pas poursuivre mes études, cela m'angoissait beaucoup. J'avais besoin d'un travail manuel », explique ainsi Camille, qui se perfectionne dans la maroquinerie. « Le fait d'entrer dans la vie active et de se gérer soi-même, c'est ce qu'on recherche bien souvent à 18 ans. Et puis, chez les Compagnons du Devoir, nous sommes accompagnés et soutenus », poursuit-elle. Les jeunes qui choisissent de rejoindre les Compagnons du Devoir rejettent d'ailleurs l'image encore négative de l'apprentissage. « Quand j'étais au lycée et que je disais que je voulais faire un CAP cordonnier après le bac, la tête que faisaient les profs ! », confie, le sourire aux lèvres, Anatole, Compagnon Formateur âgé de 25 ans.

(5) Si ces écoles séduisent, c'est qu'elles se démarquent aussi avec leur enseignement qui repose sur une tradition vieille de plusieurs siècles. Le compagnonnage trouverait en effet racine au Moyen Âge avec l'émergence d'ouvriers qui voyageaient ensemble et qui se sont progressivement organisés avec une philosophie propre qui se fonde sur la transmission du savoir-faire et du savoir-être de génération en génération en vue de permettre l'épanouissement de chacun, sa réalisation dans son métier et par son métier. Et, depuis 2010, ce réseau de compagnonnage est même inscrit sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco.

Manon Malhère, www.lefigaro.fr, 18 januari 2019

La migration des plantes



Des tournesols dans le Nord, des vignes en Bretagne, du quinoa en Mayenne... Avec le réchauffement de l'atmosphère, certaines plantes migrent d'elles-mêmes pour trouver des températures plus clémentes. Elles trouvent refuge, par exemple, au sommet des montagnes. Ainsi, dans les Alpes ou les Pyrénées, on trouve une biodiversité de plus en plus variée. Ce qui n'est pas bon signe d'après les scientifiques, car cela prouve une anomalie climatique. Et le plus inquiétant : ce déplacement de végétation s'accélère. Il existe aussi une migration dite « artificielle » des plantes : les agriculteurs tentent en effet de diversifier leur activité, pour affronter au mieux le changement climatique. Ainsi, un agriculteur breton s'essaiera à la production de vin, ce qui ne fait normalement pas partie des cultures de la région. Un autre, dans le Gers, fera pousser du sorgho, une plante venue... d'Afrique ! Face à une montée de la température d'environ 2°C d'ici 2050, la carte des territoires agricoles français va largement être revue. Une adaptation nécessaire, selon certains scientifiques, pour éviter un manque de ressources alimentaires.

Écoute, januari 2021